

naître, sous celui de l'homme aux deux physionomies, Joseph II, et sous celui de manman, sa mère, Marie-Thérèse ; frère Ge est le roi d'Angleterre, Georges III ; frère Gu, Gustave de Suède ; Hérode est Frédéric le Grand. Elle appelle les Suédois les épiciers ; les Anglais sont des marchands drapiers, et les Turcs des marabouts. La Révolution est une égrillarde ; les diplomates, difficiles à digérer, reçoivent le sobriquet de purée aux pois.

Catherine trouve des mots souvent ingénieux, toujours drôles, pour caractériser soit une action, soit un projet. L'attitude de Frédéric en politique et à son égard est le ge-isme. Elle parle de sa girouetterie et de sa législomanie. Les œuvres de Beaumarchais, qu'elle admire, deviennent sous sa plume "les œuvres de Voltaire figaroisées."

Quant à son spirituel correspondant, elle l'interpelle de mille manières, plus gaies les unes que les autres ; tantôt, c'est Héraclite ou Georges Dandin, tantôt M. le Philosophe ou M. l'Hérétique ; elle l'appelle bien souvent Souffre-douleur, quelquefois Solon de l'Allemagne.

Elle s'interrompt au milieu d'une pancarte pour dessiner le plan d'une salle de festin, ou bien elle écrit sur toute une page en énormes caractères : "Adieu, portez-vous bien si vous pouvez."

Ce sont des détails charmants, puisqu'ils s'agit d'une autocratrice ; à une époque où les précieuses ridicules n'avaient pas encore disparu, ce naturel, cet esprit primesautier et enjoué que nous retrouverons dans maintes et maintes lettres surprennent agréablement.

Elle dit en caractérisant son style : "Or, écoutez donc, s'il y a de la force, de la profondeur, de la grâce dans mes lettres ou expressions, sachez que je dois tout cela à Voltaire, car pendant fort longtemps, nous lisions, relisions et étudions tout ce qui sortait de sa plume, et j'ose dire que par là j'ai acquis un tact si fin que je ne me suis jamais trompée sur ce qui était de lui ou n'en était pas : la griffe du lion a une empoignure à elle que nul humain n'imita jusqu'ici, mais dont l'épître à Ninon, du comte Schouvaloff, approche. (1)

Rien d'étonnant que Catherine eut le sentiment de la forme, qu'elle inventa des expressions originales, qu'elle mania admirablement la langue française. Elle avait médité ses lectures : les nombreuses citations des auteurs classiques en témoignent à chaque page. Cervantès, Molière, Beaumarchais lui plaisaient particulièrement. Comme eux, elle aimait la plaisanterie quand elle est bonne et littéraire, et elle considérait les choses humaines avec les yeux de Democrite. Bien au-dessus du vulgaire, non seulement comme impé-

ratrice, mais aussi par l'élévation de son intelligence, elle avait l'art, grâce à la singulière aménité de son caractère, de se mettre, sans qu'il lui en coûtât, à la portée de son entourage, d'être, en un mot, comme le dit le proverbe, l'homme de toutes les heures. Toutes ses lettres sont remplies de grandes idées, fortes, prodigieusement lumineuses, critiques quelquefois, avec du trait, surtout lorsque quelque chose en Europe l'indignait ; dans toutes, il y a de la gaieté et de la bonhomie.

Nous essaierons de donner, par quelques lettres *in extenso* et de nombreux fragments, une faible idée de cet esprit tour à tour badin et sérieux, humoristique et grave.

Veici comment elle envisage ses productions épistolaires :

"Or donc, Tom ronfle, et sa fille batifole dans l'antichambre, et moi j'écris, oui, j'écris ; si vous et moi étions bien sages, nous brûlerions nos écrits avant de les envoyer à la poste, ou bien, en vérité, je crains qu'un jour on ne les dépose dans les archives des Petites-Maisons.

"Du ton auguste des rois, je vous défends de mourir ou d'une suffocation de reconnaissance ou de la joie que vous donnent mes lettres, car l'une ou l'autre de ces morts n'aurait pas le sens commun, comme disait feu Mlle Cardel. Et, d'ailleurs, ce sont des façons de mourir qui ne sont pas de mode : la reconnaissance est rare, et les joies de ce monde, au dire de M. Wagner, n'en valent pas la peine ; or, vous sentez bien que tout Paris réprouverait des morts qui ne sont pas à la mode. Dieu veuille donc vous en préserver de toute façon."

"Mon Dieu ! que je vous plains de lire tout ce qui sort de ma plume ; savez-vous comment elle va ? comme le cotillon de ma commère de la chanson ; chantez un peu cette chanson ; elle vous désennuiera de la lecture de cette énorme pancarte. Si jamais cette lettre est commentarisée, il y aura une augmentation de prix de papier, je pense."

Impossible de railler plus agréablement sa prose ; mais si Catherine est sévère pour elle-même, elle est impitoyable pour les auteurs médiocres. Elle s'en donne à cœur joie sur leur compte, et écrit avec virulence l'épître suivante :

"Par exemple, hier, 8 d'octobre, m'est arrivé votre numéro 50, contenant trente pages d'écriture ; si cela continue, je n'écrirai plus qu'à vous, mais comme je ne vous donne mes idées que par extraits et mes phrases en raccourci, j'espère bâcler cette réponse comme bien d'autres. Pour cela vous pouvez vous vanter d'avoir de moi le recueil de lettres le moins taché qu'il y ait au monde. Je vous écris tout ce qui me passe par la tête, sans ordre ni règle, sans style ni orthographe ; vous avez nommé cela admirablement bien

(1) Cette remarquable épître a été publiée dans la Correspondance de Grimm et de Diderot, vol. VIII.